



Eglise sans vocation ?

**Réflexions sur la crise de l'engagement ! Colloque du 08 octobre (9h30)
– 09 octobre (18h30) 2024 au foyer Los Rubios à Malaga (Espagne)**

Apport par **Laurence Flachon**,
(pasteure en Belgique, chargée de cours à la Faculté de Théologie de Bruxelles, théologie pratique)

Une Église sans vocation ? Réflexions sur la crise de l'engagement

Introduction (avec la 1^{ère} image : *The Reverend Robert Walker Skating on Duddingston Loch*, Henry Raeburn réalisé dans les années 1790)

« Une Église sans vocation ? Réflexions sur la crise de l'engagement ». Un titre quelque peu provocateur -en tout cas dans sa première partie- car une Église sans vocation, cela n'est pas possible... - selon les *Ordonnances ecclésiastiques et Édits politiques*.

Ce texte, rédigé en 1541 par une commission dont fait partie Jean Calvin, stipule à propos des pasteurs : « Or afin que rien ne se fasse confusément en l'église, nul ne doit ingérer (introduire) en cet office sans vocation, en laquelle il faut considérer trois choses, à savoir, l'examen, qui est le principal ; après, à qui il appartient d'instituer les ministres ; tiercement, quelle cérémonie ou façon de faire il est bon de garder à les introduire en l'office. »



Déjà est présente l'idée que la vocation n'est pas seulement interne, mais qu'elle doit être discernée, reconnue par d'autres. Une autorité externe, instituante et organisatrice doit asseoir sa légitimité ici, en l'occurrence, dans le ministère pastoral.

Au-delà du ministère pastoral, la notion de vocation concerne, dans la théologie protestante, toutes les activités humaines.

Dieu ne cesse de nous appeler, mais il faut bien admettre que, surtout depuis quelques décennies, nous l'entendons moins. En tout cas dans nos sociétés européennes car, ailleurs dans le monde, modernisation et sécularisation ne vont pas nécessairement de pair.

En Europe, nous peinons à pourvoir nos postes pastoraux et à trouver de nouvelles personnes pour s'engager et prendre des responsabilités dans nos Églises.

Dans l'Église protestante Unie de Belgique, qui compte un peu moins d'une centaine de postes, certaines régions (6 Districts) n'ont que la moitié des postes pastoraux qui sont pourvus. Dans mon District (Bruxelles-Brabant francophone) en 2025, 6 pasteurs seront en fonction pour 16

paroisses. Certaines de nos Églises bénéficient de l'apport de personnes venant d'Afrique ou des pays de l'Est, mais la diminution du nombre de personnes engagées demeure.



Lorsque nous avons réfléchi à ce colloque, nous avons trouvé essentiel de penser ensemble les différents types de vocations dans nos Églises : pas seulement le ministère pastoral et les ministères traditionnels mais aussi les nouveaux ministères ; pas seulement les « professionnels », mais aussi les bénévoles. La crise des vocations est un symptôme d'une crise plus large, celle de l'engagement. (2^e image : « A long terme, les laïcs seront de plus en plus appréciés dans les paroisses »)

I. Quelques évolutions de la post-modernité qui touchent à la notion d'engagement

A. Une société qui continue de se « liquéfier »

Cette crise n'est pas propre à nos Églises, elle touche l'ensemble des milieux associatifs. Elle témoigne de la transformation des rapports de l'individu au monde dans un contexte de post-modernité qui se caractérise, entre autres, par un fort individualisme, par la désinstitutionnalisation, le consumérisme, la rupture des liens sociaux ou bien encore la fin des grands récits. Une société « liquide » pour reprendre la fameuse expression de Zygmunt Baumann dans son livre « la modernité liquide » (2000) qui décrit une société en perpétuelle transformation où la fluidité des liens est aussi synonyme de précarité ; où l'individu se trouve au centre avec la lourde tâche de gérer seul ses questionnements identitaires, qu'ils soient professionnels ou personnels. Cette liquidité a, bien sûr, des conséquences importantes quant à notre thématique :

« La liquéfaction de l'engagement consiste en un passage de fidélité à des structures collectives dans la perspective de but à long terme vers des participations ponctuelles, souvent intenses, à des objectifs précis et à court terme » comme l'écrit Christophe Singer en 2016.¹

On parle énormément d'engagement dans nos Églises, alors même que celui-ci diminue et se recompose autrement. J'ajouterais aux caractéristiques évoquées par C. Singer, le fait que l'objectif de l'engagement doit produire un résultat visible – mieux, instagrammable –, il doit pouvoir se montrer et s'expérimenter comme une performance, c'est-à-dire un évènement unique qui marque les esprits.

¹ Christophe Singer, « Rhétorique de l'engagement et liberté évangélique », ETR 2016/3, pp. 483-497.

Avant même les réseaux sociaux, l'écrivain Guy Debord, dans son livre *La Société du spectacle*, (1967) montrait l'importance du « paraître » dans nos sociétés occidentales dont les moyens de production ont permis la satisfaction des besoins essentiels. Ce qui compte c'est beaucoup moins notre vie concrète que la représentation que nous en faisons, que le « spectacle » que nous donnons.

Les engagements qui relèvent des tâches ordinaires pour le bon fonctionnement de l'Église et demandent un suivi régulier, une attention aux petites choses pour que tout « tourne » et que l'Église fonctionne sont, eux, moins prisés. Ce sont les bénévoles plus âgés qui souvent s'en acquittent et, la plupart du temps, des femmes.

Cette question du rapport au temps est un facteur qui me semble essentiel pour penser la question de l'engagement aujourd'hui. J'y reviendrai. Mais avant cela, j'aimerais rappeler l'étymologie du terme « engagement ». « Engager » signifie « mettre en gage » ou « donner en gage ». Le mot gage provient du german wadi, et celui-ci du latin vas (vadis).

Le verbe vado signifie : je m'avance vers quelqu'un ; le substantif vas reçoit alors le sens suivant : ce que je mets entre les mains de quelqu'un comme garantie de ma dette. Ainsi l'engagement est-il dès l'origine un attachement, une action par laquelle l'homme se lie lui-même.² L'engagement est aussi un renoncement à la liberté. S'avancer vers l'autre, se lier à lui, c'est choisir de choisir, c'est ne pas laisser tous les possibles ouverts, c'est donc se positionner dans un rapport au temps et à l'espace avec l'autre. Pas seulement en fonction de ce qui me convient. Et nous touchons là une des difficultés de l'engagement aujourd'hui.

La vocation comme un appel qui nous précède, comme une nécessité impérative reçue, comme une convocation (« va vers toi, hors de ton pays » selon la parole reçue par Abraham) -avec une dimension de réception et donc de passivité- que nous considérons théologiquement comme à l'origine de la mise en route du sujet croyant est, certes, toujours présente chez celles et ceux qui s'engagent en Église mais le balancier social de la post-modernité valorise la réponse personnelle, subjective de l'individu. Il s'agit moins de l'engagement que de s'engager, de mener un projet personnel.

Interrogé à ce sujet, un responsable de plusieurs structures d'économie sociale et solidaire, avec des équipes mélangées entre professionnels et bénévoles répondait il y a quelques mois « Le bénévolat, à présent, est souvent présenté comme une occupation périphérique, valorisante et valorisable envers la société, avec des bénéfices pour chacun, mais qui est de plus en plus considéré comme un loisir. On s'engage bénévolement comme on pourrait faire du jogging pour s'épanouir, du yoga ou un autre passe-temps. »³

Pour comprendre la nature des processus en jeu dans l'engagement bénévole contemporain, il faut articuler individualisation et participation sociale, autonomie et dépendance, rapports à soi et rapports aux autres. La construction identitaire se joue par l'affiliation associative.⁴

² Peter Kemp, *Théorie de l'engagement, Pathétique de l'engagement*, Seuil, Paris, 1973, p. 16.

³ David Nadau « Le bénévolat chrétien est-il dépassé ? », Réforme, 17/03/2024. Article publié dans « Christianisme aujourd'hui ».

⁴ Stéphanie Vermeersch « Entre individualisation et participation : l'engagement associatif bénévole », Revue française de sociologie 2004/4 (Vol. 45), pages 681 à 710.

B. Une sécularisation réelle mais contrastée qui génère de nouvelles formes de religieux

La réflexion sur la sécularisation a évolué d'une disparition de la pertinence sociale du religieux à une recomposition de son rôle.

Les résultats des enquêtes européennes sur les pratiques religieuses montrent depuis plusieurs décennies une baisse des pratiques et de l'appartenance dans les Églises chrétiennes. La religion est « moins fréquemment considérée comme source de force et de réconfort » et l'individualisme religieux se traduit par une attitude consumériste « qui incite les personnes à choisir leurs biens de salut et à reconnaître leur maître spirituel selon leurs aspirations socioreligieuses du moment. »⁵

Ainsi que le formule R. Bastide : « la crise de l'institué, c'est-à-dire des Églises, n'entraîne pas à sa suite la crise de l'instituant, c'est-à-dire (...), de l'expérimentation recherchée de la dynamique du sacré ». Le succès des « nouveaux mouvements religieux », des religions/philosophies orientales tel le bouddhisme témoigne, par exemple, de la permanence et de la vitalité de la quête du sens chez nos contemporains.

Les croyants aujourd'hui se font souvent « bricoleurs », puisant dans diverses traditions religieuses ce qui leur convient le mieux. Le croire se dissocie de l'appartenance et la formule déjà ancienne (1990) de la sociologue britannique Grace Davie « Believing without belonging » (croire sans appartenir), reste d'actualité. Le lieu de la vérité du croire s'est déplacé de l'institution vers les sujets croyants.

Pourquoi alors s'engager ? Comment garder le sens de la communauté ? D'autant que l'individualisation prend la forme de nouvelles religiosités et qu'elle se manifeste également à l'intérieur des Églises. La forme de la participation passe de l'appartenance par habitude ou par convention à une participation que l'on a décidé par soi-même dans une logique subjective. Pour toute une population au sein des Églises également, la religiosité est orientée selon l'expérience centrée sur le sujet. L'indifférence doctrinale et institutionnelle va de pair avec une valorisation des aspects plus subjectifs, plus éthiques et plus émotionnels de la religion relevant de l'expérience individuelle. C'est donc la subjectivité qui est à la source de l'engagement⁶.

Cependant, cela ne signifie pas que l'on puisse se passer complètement des Églises, en particulier au moment des actes pastoraux. Alors qu'auparavant on demandait un acte pastoral parce qu'on était membre de la communauté, il arrive souvent qu'aujourd'hui la logique soit inversée : la demande d'un « rite de passage » devient parfois l'occasion de s'agréger ensuite à une communauté et même de s'y engager réellement un peu plus tard.

C. L'importance de la socialisation religieuse

⁵ Jean-Paul Willaime, « Églises, laïcité et intégration européenne » dans Baubérot J. et alii, *Pluralisme religieux et laïcité dans l'Europe communautaire*, p. 153-165, Bruxelles, Institut d'Études des religions, 1994.

⁶ Fritz Lienhard, *L'avenir des Églises protestantes*, Labor et Fides, 2022, p. 146.

A partir des années 60, une partie croissante de la population ne bénéficie plus d'une socialisation religieuse à travers la famille ou l'Église. Les enfants qui n'ont pas été socialisés religieusement sont favorables à une telle éducation⁷ et ne sont donc pas attachés à l'Église, surtout parmi les jeunes adultes. F. Lienhard souligne : « Avec de nombreux sociologues, nous pouvons poser l'hypothèse qu'au moment de la transmission de la foi ou de son absence se joue fortement l'évolution religieuse de la société. »⁸

J'ajouterais qu'en ce point se joue également l'avenir d'une partie des vocations pastorales, comme le montre l'évolution du recrutement dans l'EPUB. Nous bénéficions de l'apport de gens qui viennent au ministère après une crise personnelle relative au sens de leur travail. Leur engagement professionnel les amenait à devoir accomplir certaines obligations qui n'étaient plus en cohérence avec leurs valeurs. Ces personnes ont entre 45 et 55 voire 60 ans (auparavant c'était 40-45, l'âge augmente). Or toutes ces personnes avaient bénéficié d'une socialisation religieuse, d'une manière ou d'une autre, elles avaient reçu une éducation ou connu un engagement dans l'Église quand elles étaient jeunes. Ce qui est transmis – et qui peut être laissée de côté pendant 20 ou 30 ans- est réactivé à l'occasion d'une crise existentielle et se déploie dans un engagement ecclésial qui va parfois jusqu'au ministère pastoral. Mais cette « manne » risque de disparaître faute de socialisation religieuse des générations qui suivent. Ce profil, parmi les membres d'Église, correspond au converti de l'intérieur ou « réaffilié » qui redécouvre sa tradition.⁹

D. Des évolutions dans le monde du travail (3è image, La place du travail aujourd'hui¹⁰)

L'évolution sociétale du rapport au travail n'est pas sans impact sur l'engagement en Église. Le ministère pastoral est à la fois une vocation et un métier (un « métier vocationnel » comme le dit Jean-Paul Willaime¹¹) et les personnes qui s'engagent dans des ministères spécialisés rémunérés tout comme les bénévoles amènent dans leur service à l'Église non seulement leur expérience professionnelle, mais aussi leur conception du travail.

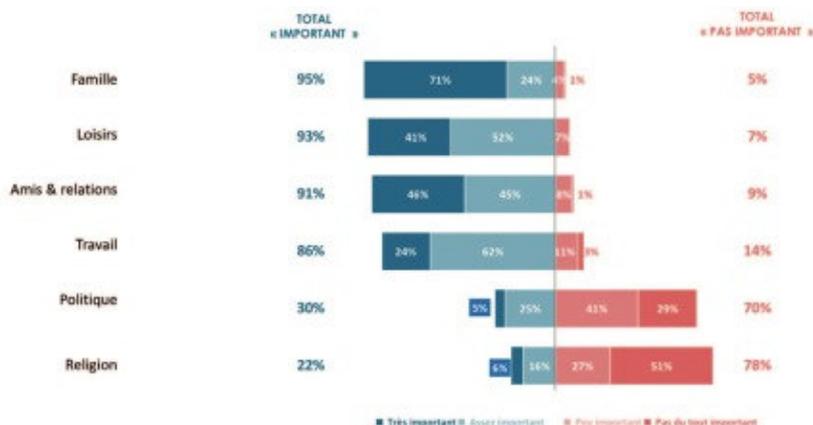
⁷ Fritz Lienhard, *L'avenir des Églises protestantes*, Labor et Fides, 2022, p. 118.

⁸ *Ibidem*.

⁹ Danièle Hervieu-Léger, *Le pèlerin et le converti, la religion en mouvement*, Flammarion, Paris, 1999. Les deux autres figures : celui qui change de religion ou celui qui découvre une religion.

¹⁰ Romain Bendavid (coord.), « Le rapport au travail post-Covid », Ifop, Fondation Jean-Jaurès Éditions, *Étude* 02-2023.

¹¹ « Soit une condition qui entremêle une dimension subjective : l'expérience proprement spirituelle de la présence de Dieu et le fait de ressentir un appel et une dimension objective : le fait que cette vocation débouche sur l'acquisition de savoirs et de compétences, un engagement professionnel et une reconnaissance par une communauté de foi. » https://acteurs.epudf.org/wp-content/uploads/sites/2/2021/02/textes-complementaires-willaime_la_condition_pastorale_aujourd_hui-11477.pdf



Source : Norme Ifop de climat social, 2021.

La fondation Jean Jaurès a mené une enquête sur la place du travail en 1990 et en 2021 en France en posant la question « pour chacun des domaines suivants, veuillez indiquer s'il est très important, assez important, peu important ou pas important ».

Certains domaines restent importants (famille, amis) ou peu importants (la politique) et la priorité des loisirs augmente (très important pour 31% des personnes en 1990 et pour 41% en 2021).

Mais deux domaines diminuent considérablement dans les priorités des Français (même s'ils n'occupent pas une place équivalente) : le travail (très important pour 60% des personnes en 1990 et 24% en 2021) et la religion (très importante pour 14% des personnes en 1990 et 6% en 2021).

Le questionnement sur le sens du travail et la crise de l'engagement s'énonce aussi à travers un vocabulaire particulier : le « bullshit job » de D. Graeber ou emploi inutile qui oblige le salarié à prétendre l'utilité pour maintenir l'existence de son travail et qui conduit à la démission intérieure (*brown out*), le *bore out* qui allie l'ennui au manque de stimulation et de reconnaissance, le *burn out* qui, au contraire, résulte d'une surcharge, d'un engagement disproportionné cause d'épuisement et de maladie ou bien encore le « quiet quitting » qui s'exprime à travers une diminution volontaire de l'implication au travail pour ne s'en tenir qu'au strict descriptif des tâches.

Si le travail « constitue moins un marqueur d'inscription sociale ou un levier de bonheur »¹², les salariés sont de plus en plus sensibles à la qualité du temps passé au travail : s'y sentir bien, trouver un sens aux tâches accomplies, être reconnu dans ses compétences, veiller à l'équilibre entre vie personnelle et vie professionnelle constituent des éléments essentiels.

Ces revendications tout à fait légitimes sont autant d'interpellations pour nos Églises qui gèrent différents types d'engagements (salariés et bénévoles) en leur sein. Leur défi est de travailler à offrir un environnement où les responsabilités et les tâches sont clairement définies, où les conflits peuvent être gérés par des instances de médiation et les charges de travail réparties équitablement. Un environnement qui, pour stimuler l'engagement, est aussi capable de reconnaissance et de flexibilité dans l'accueil de nouveaux projets.

¹² Romain Bendavid, op. cit.

Quant au sens... peut-être ne faut-il pas en évacuer trop vite la question comme une évidence. Au service du Christ en Église, certes, mais les motivations ne sont jamais dénuées de doutes, de questionnements, de remises en cause ni d'ambiguïtés.

En post-modernité, le travail sur les profils des ministères (y compris les cahiers des charges) et les profils des personnes (réflexion sur les dons et charismes individuels) puis sur leur mise en lien est un exercice qui nécessite des ajustements réguliers et une créativité qui puise à une espérance tenace...

Jacques Ellul questionnait le sens de l'engagement chrétien et mettait en garde contre le conformisme ecclésial. Sans doute nous offre-t-il une perspective à travailler en affirmant : « l'Église ne doit pas être là où on l'attend, et doit être là où on ne l'attend pas »¹³. Pour lui, le véritable engagement est un engagement « dégagé » c'est-à-dire fondé sur la libération en Christ qui nous permet de prendre distance par rapport à nous-même et à cette société tout en remettant à leur juste place chacune de nos fragiles et provisoires réalisations.

II) Quand l'accélération du temps porte atteinte à l'engagement

Être capable de se mettre à l'écoute d'un appel nécessite de la disponibilité et du temps. Mettre en œuvre cet appel, se former pour être capable de s'engager également.

L'évolution des profils des candidats au ministère pastoral rend cette question de plus en plus cruciale. Quitter son travail à 45 ou 50 ans pour suivre une formation universitaire de plusieurs années, c'est consentir à de nombreux changements de vie pour une période non négligeable et à des aménagements, voire des sacrifices notamment financiers qui touchent toute la famille.

Mais comment écouter -et comment répondre- dans une culture de l'immédiateté ? Ce tout, tout de suite est devenu le nouveau paradigme des techniques et des pratiques sociales largement favorisé par l'ensemble de nouvelles technologies à notre disposition. Comme le dit Félix Moser : « Nous constatons une tendance généralisée à l'accélération et à la compression du temps. L'attente est de plus en plus vécue comme une frustration, contraire à un idéal de fluidité généralisé. Dès lors, comment envisager le bénéfice d'une maturation spirituelle qui demande du temps ? Comment comprendre l'horizon eschatologique proposé à notre foi quand nous avons besoin de tout, tout de suite ? »¹⁴

Dans son ouvrage « Accélération. Une critique sociale du temps » (2005), Hartmut Rosa identifie trois formes d'accélération : l'accélération technique qui renvoie à l'augmentation de la vitesse des technologies et promet d'améliorer la qualité de vie en augmentant l'efficacité et en réduisant les délais mais qui exerce, en même temps, une pression constante pour être plus productif, disponible et réactif.

La deuxième accélération identifiée par le sociologue est celle des changements sociaux : les normes, valeurs et institutions sociales évoluent à une rapidité inédite et peuvent engendrer un sentiment de désorientation personnelle et d'incompréhension entre les générations.

¹³ Jacques Ellul, *Éthique de la liberté*, t.II, Genève, labor et Fides, coll « Nouvelle série théologique » n° 27+30, 1975, t. II, p. 99. Cité par Frédéric Rognon dans « L'engagement et ses équivoques. Le regard de Jacques Ellul », in *Colère, indignation, engagement*, Frédéric Rognon (dir.), Presses Universitaires de Strasbourg, 2019.

¹⁴ SITP, Fribourg 2018 : « Tout, tout de suite. Parole de Dieu et médiations chrétiennes dans une culture de l'immédiateté. »

Enfin, l'accélération des rythmes de vie se manifeste par une course perpétuelle entre tâches et activités. L'individu ne parvient plus à se ménager du temps pour le repos et les relations personnelles. Le stress et l'anxiété sont continuellement présents.

La rapidité toujours plus importante avec laquelle nous nous déplaçons, nous achetons, nous consommons, nous agissons et recevons des informations conduit à une forme d'aliénation : nous nous sentons déconnectés de nous-mêmes, de nos actes, des autres et du monde qui nous entoure. « L'aliénation indique une distorsion profonde et structurelle des relations entre le moi et le monde, des manières dont un sujet se situe ou est « localisé » dans le monde. »¹⁵

Il faut du temps pour s'approprier des lieux, des objets (dont on maîtrise réellement le mode d'emploi, voire que l'on peut réparer ou faire réparer) pour vivre des expériences qui « laissent une trace »¹⁶ ou pour construire des relations significatives ; or l'accélération sociale nous le permet de moins en moins.

La modernité, souligne Rosa, « court le risque de ne plus entendre le monde, et, pour cette raison précise, de ne plus s'éprouver elle-même – (...) Elle est devenue incapable de se laisser interpeller et atteindre »¹⁷. Il nous faut donc établir un autre type de relation avec le monde, une relation qui ne relève pas systématiquement du combat, de la prédation ou de l'écho mais bien de la « résonance ».

Hartmut Rosa choisit de dégager une catégorie sociologique à partir d'un phénomène physique : la résonance décrit une relation spécifique entre deux corps dans laquelle la vibration de l'un suscite l'« activité propre » (la *vibration propre*) de l'autre¹⁸.

Être dans une relation de « résonance » avec une personne, un paysage, une idée c'est d'abord accepter d'entrer en contact et se laisser interpeller, émouvoir. Dans un deuxième temps, il s'agit de répondre à cet appel pour aller à la rencontre de ce qui nous a touchés. Vient ensuite le moment de l'assimilation ou « transformation » : l'expérience que nous vivons nous change et change notre rapport à l'autre et au monde ; c'est là que nous puisons notre vitalité, dans cette relation dont nous acceptons qu'elle nous stimule et qu'elle nous transforme. Ceci nous semble évident lorsque l'on parle d'une rencontre avec un autre être humain mais la « résonance » nous rend aussi attentif au fait que notre environnement n'est pas muet : « la montagne sur laquelle je suis monté n'est pas la même (pour moi) que celle que j'ai seulement vue à bonne distance à la télévision »¹⁹.

Dans son allocution de Tallinn adressée à la Conférence des Églises européennes, Hartmut Rosa évoque la demande du roi Salomon à Dieu « Donne-moi un cœur qui écoute » (1 Rois 3, 9). L'écoute (« Écoute Israël », Deutéronome 5,1) est dans la Bible le commandement qui précède tous les autres, celui par lequel la vocation humaine peut se réaliser. L'écoute est aussi la première condition de la résonance car sans écoute le monde et l'A/autre deviennent illisibles et muets. Le sociologue souligne l'importance de cette qualité d'accueil nécessaire tant à la

¹⁵ Hartmut Rosa, *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, éditions La Découverte, Poche, Paris, 2012 p. 115.

¹⁶ *Ibidem* p. 131.

¹⁷ Hartmut Rosa, *Rendre le monde indisponible*, éditions La Découverte, Paris, 2018, p. 38.

¹⁸ Hartmut Rosa, *Résonance, Une sociologie de la relation au monde*, éditions La Découverte, Paris, 2021, p. 255.

¹⁹ Hartmut Rosa, *Rendre le monde indisponible*, *op.cit.* pp. 43-51.

démocratie qu'aux Églises car selon lui, si la démocratie et la foi sont en crise, c'est notamment parce que nous demeurons sourds à un appel -qu'il soit mondain ou divin- qui nous fonde et nous constitue en tant que sujet capable de réponse, de changement et d'ouverture à l'inattendu.

La vocation, n'est-ce pas une manière d'entrer en résonance avec Dieu ?

Bilan : Notre époque c'est "le changement permanent plus l'incertitude" disait Georges Balandier

La fin d'un monde : quelle image pour l'Église « en transition » ?

Si elle n'est plus au milieu du village, l'Église est-elle au milieu du virage comme le disait un président du Conseil Synodal dans le canton de Vaud il y a quelques années ?

Faut-il mourir à l'ancienne Église et naître à la nouvelle ? (sachant que l'ancienne, tel le vieille homme, surnage ?)

Sommes-nous dans les douleurs de l'enfantement d'une manière de vivre et d'organiser l'Église à venir ?

III) Faire face : ressources et questionnements

A. Y-a-t-il des potentialités critiques dans la notion de vocation telle que nous la concevons ? (4^e image : *Les pasteurs* ²⁰)



Le dessin tiré du livre de Jérôme Cottin illustre les risques d'un ministère pastoral vécu dans la surcharge des tâches (en haut), risque que la diminution du nombre de vocations amplifie. Mais ce dessin propose également une autre vision de la vocation (en bas) : une vision qui prend en charge les limites humaines et encourage à la fois la formation des bénévoles mais aussi la collégialité.

²⁰ Dessin tiré de Jérôme Cottin, *Les pasteurs, Origines, intimité, perspectives*, Labor et Fides, Genève, 2020.

Je m'inspire ici d'un article d'Éric Fuchs²¹ qui souligne que les critères de discernement de la vocation n'ont été appliqués, dans le chef de Calvin, qu'au ministère pastoral. Mais rien n'interdit de les ouvrir à d'autres vocations.

Dans la tradition réformée, on peut résumer le discernement de la vocation particulière selon quatre critères.

D'abord celui des dons naturels : ces choses que nous accomplissons avec une certaine facilité mais aussi l'usage de nos divers talents au fur et à mesure de notre évolution. Ces dons impliquent la reconnaissance dans les deux sens du terme : gratitude envers Dieu et discernement. Ce discernement implique à son tour une responsabilité : celle de mettre ces dons au service des autres. Ces autres qui, à leur tour, reconnaîtront et confirmeront ces capacités.

La reconnaissance est le deuxième critère.

Éric Fuchs écrit : « C'est pourquoi la vocation est toujours liée à la promesse qui nous vient des autres, ou mieux encore, de l'Autre Dieu. Ce que tu es, c'est le possible de ce que tu es appelé à devenir. Il y a devant toi un avenir ouvert, par la promesse contenue dans les dons dont tu disposes déjà, pour les faire fructifier. Cette promesse est réitérée chaque fois qu'un homme ou une femme sont reconnus dans leurs compétences spécifiques. »²²

Nos postures et nos paroles témoignent-elles de cette promesse dans l'engagement ecclésial pour lutter contre les découragements, les amertumes et les départs ? Dans le deuxième sens de ce mot, dire la reconnaissance, le remerciement pour le travail accompli est une dimension essentielle dans le rapport au travail et nos Églises doivent encore s'appliquer à l'améliorer.

Le premier critère inscrit l'être humain dans une précédence, le second le lie à d'autres et lui fait entrevoir les possibles de l'avenir en adossant les dons à une promesse.

Ce faisant, il inscrit l'individu dans une durée, dans une forme de solidité.

Hannah Arendt écrivait à propos de la promesse que c'est en s'engageant et en tenant son engagement que l'être humain s'assure quelque continuité. « Si nous n'étions pas liés par des promesses, nous serions incapables de conserver nos identités ; nous serions condamnés à errer sans force et sans but chacun dans les ténèbres de son cœur solitaire, pris dans les équivoques et les contradictions du cœur humain. »²³ Promettre c'est « se lier » et tenir sa promesse « sert à disposer, dans cet océan d'incertitude qu'est l'avenir par définition, des îlots de sécurité sans lesquels aucune continuité, sans même parler de durée, ne serait possible dans les relations des hommes entre eux. »²⁴

Ces deux critères ont un potentiel critique, me semble-t-il, face à cette post-modernité qui fait de l'individu l'entrepreneur esseulé de lui-même, comme s'il portait tout ensemble sa propre origine et sa destinée, comme s'il était totalement responsable de ses réussites comme de ses échecs. La pression est considérable. Alain Ehrenberg l'a nommée « la fatigue d'être soi ». ²⁵

Le troisième critère de la vocation est celui de l'utilité sociale. Ce critère est, d'une certaine manière, revenu sur le devant de la scène au moment du Covid quand nos Églises ont été

²¹ François Dermange et Éric Fuchs, *Encyclopédie du protestantisme*, « Vocation » p. 1648-1655, Cerf/Labor et Fides, 1995.

²² *Ibidem*.

²³ Hannah Arendt, *L'Humaine condition*, Gallimard, 2012, dans Bérénice Levet, *Penser ce qui nous arrive avec Hannah Arendt*, Éditions de l'Observatoire, 2024, p. 146

²⁴ *Ibidem*.

²⁵ Alain Ehrenberg, *La Fatigue d'être soi : Dépression et société*, Odile Jacob, Paris, 1998.

considérées comme « activités non-essentielles ». La société a pris conscience à ce moment-là que la rémunération -qui est une forme de reconnaissance- et « l'utilité » étaient bien souvent découplées. Évidemment, la marginalisation des Églises dans l'ordre social due à la sécularisation pèse lourd. Le sentiment, chez les pasteurs et les bénévoles, que l'Église et leur propre travail sont relégués très bas dans l'ordre des préoccupations de leurs contemporains - on a du temps pour l'Église si l'on n'a rien d'autre à faire et/ou si tout le reste est fait- n'est pas encourageant.

Pourtant ce critère, d'un maniement certes difficile, permet d'entrer en discussion sur les besoins de l'être humain, tant au niveau anthropologique, qu'existential ; il suppose aussi une discussion sur ses valeurs. Cette conversation est toujours à reprendre dans une société qui fait de la quête du sens -notamment au travail- un critère majeur de la vie épanouie comme en témoigne l'inflation de ce terme dans la philosophie actuelle et la sociologie du travail. Le sens est partout comme le relève Pascal Chabot²⁶, mais sa définition nulle part.

Une dernière remarque concernant ce critère : n'y a-t-il pas quelque chose de joyeusement subversif à proposer comme critère d'utilité sociale le service de l'autre ? Les Églises n'en ont pas, certes, le monopole, mais ce critère, s'il n'empêche ni le culte de la performance, ni l'activisme, introduit du lien et dépréoccupe de soi-même. Il introduit aussi aux ambiguïtés du service ; dans nos Églises ou ailleurs, celui-ci n'est pas un sacrifice. Nos engagements ne doivent pas devenir nos écrasements.

Or cette dimension de « sur sollicitation » est bien présente en Église, tant du côté des professionnels que des bénévoles.

Le quatrième critère de la vocation est celui du désir et du goût qui met en jeu la motivation personnelle. Il peut être un rempart contre le risque que je viens d'évoquer.

C'est peut-être le critère qui entre le plus en résonance avec la post-modernité qui valorise la notion d'épanouissement personnel dans l'engagement.

Quelques décennies en arrière, ce critère pouvait fonctionner de manière critique à l'interne quand le sens du devoir primait sur toute autre considération. Mais si la société et les Églises changent, les pasteurs et les membres engagés également... et c'est sans doute, dans ce cas-là, une très bonne chose.

L'article d'Éric Fuchs cité au début de cette partie de mon propos a été écrit il y a une trentaine d'années. De manière intéressante, il concluait son propos en relativisant la place du travail rémunéré dans notre vie et pointait le fait que le protestantisme avait valorisé de manière excessive la réflexion sur la vocation à ce seul champ. « Une vie ne se réalise pas seulement par le travail rémunéré. La « réussite » est d'un autre ordre nous rappelle la tradition chrétienne ; formulée selon la tradition protestante : elle est dans l'accord entre les dons et un appel qui ouvre à la dimension d'autrui. Pour beaucoup, le travail a représenté, et représente encore, un moyen privilégié de concrétiser cet appel ; cela tend de moins en moins à être le cas. »²⁷

Aujourd'hui, la société questionne le sens du travail, le temps passé au travail et l'équilibre global de la vie dans toutes ses dimensions. Au-delà de l'utilité sociale, la notion de vocation valorise le développement des potentialités, la liberté de réaliser ce à quoi nous sommes

²⁶ Pascal Chabot, *Un sens à la vie*, PUF, Paris, 2021.

²⁷ François Dermange et Éric Fuchs, *Encyclopédie du protestantisme*, Vocation, Cerf, Labor et Fides, 1995, p. 1655

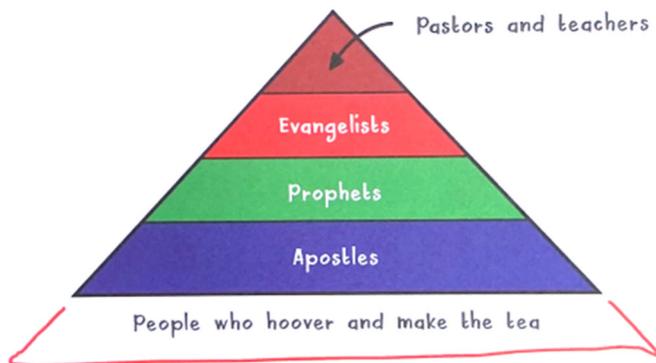
appelés. Elle suppose donc un accès pour tous à l'éducation et à la formation qui relèvent la justice sociale. Au critère exclusif de rentabilité, la vocation substitue celui de l'échange et du service mutuel.

Enfin, la vocation suppose aussi une forme d'ascèse²⁸ car elle passe par des choix, des renoncements et l'acceptation de nos propres limites. Elle nous permet donc de résister à un discours qui refuse la finitude et veut nous faire croire que nos potentialités peuvent toutes voir le jour dans un monde dont les ressources seraient disponibles de manière permanente et illimitée.

B) La « multipolarité », une ressource contre la crise de l'engagement ? (5^e image - Les ministères dans l'Église²⁹)

Les ministères dans l'église, Éphésiens 4.11

Ici, les rôles les plus importants sont en-dessous, fondements de ceux au-dessus



Ce dessin renverse avec humour le sens classique d'une pyramide qui nous incite à voir tout en haut les personnes les plus importantes. Ici, ce sont celles qui sont à la base et qui s'occupent de passer l'aspirateur et de faire du thé qui permettent aux autres d'exercer leurs ministères tel que l'épître aux Éphésiens les énoncent.

Mais la figure de la pyramide (l'auteur est un prêtre anglican) ne rend pour autant pas compte de l'organisation des différents ministères dans le Nouveau Testament dont Jérôme Cottin souligne combien ils sont pluriels (apôtres, prophètes, enseignants, bergers...) non hiérarchisés et non limitatifs. « Ministère, services et dons sont multiples, et ils sont à penser en interaction, équivalence et complémentarité : d'une part le ministère est à la fois un service et un don ; d'autre part il doit être accompagné des dons d'autres personnes, pour le compléter, voire l'encadrer.³⁰

La crise des vocations donnerait-elle l'occasion à nos Églises de diminuer la part prépondérante du ministère pastoral pour revenir à une perspective plus proche de celle du Nouveau Testament qui privilégie une diversité des services/responsabilités sans les hiérarchiser ?

²⁸ *Ibidem*, p. 1654

²⁹ Dessin tiré de *Theologygrams*, Rich Wyld, Darton, Longman+Todd, Londres 2014

³⁰ Jérôme Cottin, « Les fondements bibliques et théologiques des ministères dans les Églises de la Réforme et leur actualité ». 3^{ème} cycle de théologie pratique des Universités de Fribourg, Genève et Lausanne, 2021, Lausanne, Suisse, pp. 32-49 hal 0341791.

L'Église deviendrait un peu plus « multipolaire », à l'image du système international dans lequel différents centres d'influence coexistent et jouent un rôle déterminant dans l'équilibre global des pouvoirs. Le schéma sur la diversification des ministères de l'UEPAL m'a évoqué cette notion de multipolarité utilisée dans les relations internationales contemporaines.



L'analogie a ses limites, mais elle offre la possibilité de penser tout d'abord, les coopérations stratégiques et les équilibres entre les services de l'Église, différents types de ministères ainsi qu'entre pasteurs et « laïcs ». Ensuite, le déclin de certaines hégémonies (le ministère pastoral est un ministère parmi d'autres) et l'importance d'une « diplomatie » complexe (l'articulation entre les différents niveaux de l'Église, la subsidiarité, le défi de la collégialité dans un monde qui s'accélère et requiert des figures emblématiques d'autorité). Un système multipolaire offre également l'opportunité de et tenter de gérer les formes de « compétition » qui peuvent exister entre collègues, tâches, prérogatives...

Penser l'Église de manière multipolaire peut faciliter la prise en compte et la valorisation³¹ des « dons » de chacun à l'intérieur des ministères. Un.e pasteur.e, même dans un ministère généraliste, ne peut être « bon en tout » et certains de ses dons sont peu ou pas exploités. Or pouvoir mener des projets qui correspondent réellement aux dons/charismes de chacun.e est un facteur essentiel dans l'engagement. Tout comme l'identification et la reconnaissance de ceux-ci ainsi que l'offre d'une formation continue pour les développer.

La crise de l'engagement en Église peut nous inciter à repenser l'équilibre entre vocation et métier à propos du ministère pastoral. Les entretiens avec les candidats témoignent des demandes qui reflètent l'évolution du monde du travail à propos notamment du temps passé dans l'exercice du ministère et de la disponibilité exigée. En outre, la famille pastorale donne aujourd'hui un avis déterminant sur les orientations de la « carrière » pastorale. Comme le relevait Raphaël Picon, « la professionnalisation du travail pastoral atteste que le pasteur s'émancipe d'un modèle basé sur les seuls dévouement et don de soi. Une importance plus grande est accordée à sa personnalité ainsi qu'à son épanouissement professionnel. L'exercice

³¹ *Ibidem*. « Il nous faut valoriser les dons, qui sont multiples et mouvants : ils font partie des ministères dans l'église ; il les accompagne les enrichissent et les prolongent. »

du ministère va être davantage perçu comme permettant au pasteur de se réaliser lui-même, à travers cette mise en œuvre de compétences personnelles. »³²

Une ecclésiologie de « projet »³³ qui met l'accent sur une approche dynamique et contextuelle de l'Église, les nouveaux ministères et la forme « d'économie mixte » que constitue les « fresh expressions » témoignent de cette multipolarité et expriment, chacune à leur manière, une volonté de répondre à la crise de l'engagement et d'articuler ce dernier avec la vocation et les dons reçus.

Conclusion

Et si, pour conclure, nous retournions la question du départ : Des vocations sans Église ? Autrement dit, nos Églises parviennent-elles à accompagner un discernement puis recevoir et accueillir ces vocations qui trouvent parfois le chemin jusqu'à elles ? Se considèrent-elles moins comme « établies » que comme « en devenir » ? Sont-elles suffisamment missionnaires, prophétiques (être « là où on ne les attend pas ») et -osons le mot- « attractives » pour stimuler l'engagement ? Sans abandonner leurs fondements théologiques, nos Églises sont-elles capables de les incarner dans des initiatives concrètes et pertinentes en prenant en compte le contexte qui est le leur ?

Comme l'écrit Nicolas Besson : « L'Église a vraiment besoin aujourd'hui que ce ne soit plus les seuls professionnels qui se chargent d'élargir la surface de contact avec l'évangile au sein de la société. C'est un véritable changement de paradigme qui doit intervenir : il n'y a plus d'animateurs et de participants, tous deviennent acteurs, chacun avec ce qu'il sait faire et avec ce qu'il a à donner. »³⁴ Cette expression « élargir la surface de contact » m'évoque le verset suivant de l'épître aux Éphésiens (4,16) : « C'est par le Christ que le corps tout entier, bien coordonné et uni grâce à toutes les jointures qui le desservent, met en œuvre sa croissance dans la mesure qui convient à chaque partie, pour se construire lui-même dans l'amour ».

Nos articulations sont des charnières qui assurent le lien entre les os et permettent les mouvements. En tant que croyants, nous ne sommes pas seulement membres d'Église, nous sommes les articulations qui portent la responsabilité d'une édification de portée universelle, des « points de contact » appelés à relier et à assumer le déplacement.

Cet extrait de l'épître contient un peu plus haut l'énonciation de différents ministères (voir slide 5). Il ne vise pas pour autant à faire un organigramme, à verrouiller une organisation mais à dire la richesse des dons du Christ pour son Église. A chaque époque l'Église doit réfléchir aux ministères qui la composent et à la manière dont elle utilise au mieux les dons qui lui sont faits au service d'une Parole pour le monde.

Il est question de croissance dans l'épître et d'abord de croissance qualitative. Pour que des personnes entendent l'appel et s'engagent, la qualité de la vie communautaire est essentielle. Nos Églises sont appelées à être des lieux où l'on se porte mutuellement, des lieux qui incluent, qui tentent, de manière permanente, de dépasser les tensions. En ces temps de crise de l'engagement, Il ne s'agit pas de se replier mais de s'ouvrir ; il ne s'agit pas de se comporter

³² Raphaël Picon, *Ré-enchanter le ministère pastoral*, Olivétan, Lyon, 2007, p. 73.

³³ Didier Halter, *L'Église comme projet*, OPEC, Lausanne, 2022.

³⁴ Nicolas Besson, « Une Église entre profession et vocation » dans *L'Église, pour y venir*, La revue des Cèdres n°46, Lausanne, p. 132.

comme une institution qui défend son pouvoir mais comme une communauté qui cherche, une communauté en route, fragile, certes, mais riche de ce cheminement avec d'autres.

Stimuler l'engagement, c'est veiller à ce que nous « donnons à voir ». Un service qui libère ne peut pas être un service qui écrase. Un service qui vise à cheminer avec d'autres à leur rencontre et aussi à la rencontre de soi-même ne peut pas être un service qui s'exerce dans l'épuisement et l'amertume. Stimuler l'engagement, c'est aussi offrir des temps de formation et des temps de ressourcement. Sinon nous risquons l'arthrose spirituelle ! Le « cartilage » de nos engagements s'use, s'amincit, se dégrade et nos pensées, nos attitudes se raidissent, nous ne sommes plus « point de contact » mais « point de friction ».

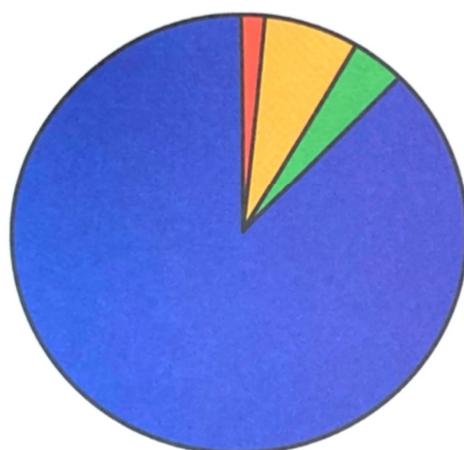
Terminons avec Paul Tillich qui, à propos de l'engagement, affirme l'interdépendance du courage d'être participant et du courage d'être soi³⁵. Dans un article imprimé dans "The protestant"³⁶ en 1942, il exhorte les responsables religieux à prévoir l'avenir et à s'y préparer : « A la question habituelle : « Que devons-nous faire ? », Il faut répondre par la question inhabituelle : « D'où pouvons-nous recevoir ? » Il faut que les hommes comprennent à nouveau qu'on ne peut pas faire beaucoup quand on n'a pas beaucoup reçu. La religion est d'abord une main ouverte pour accepter un don, et ensuite une main active pour distribuer les dons. Sans ce qui vient du sanctuaire du religieux, et nous amène quelque chose d'éternel, rien ne sert de travailler à l'obligation religieuse de transformer le temporel. »

Laurence Flachon

S'engager en prenant distance...

WHAT PEOPLE TAKE AWAY FROM MY SERMONS

Ce que les gens retiennent de mes sermons



	Subtle but profound theological insights	Réflexions théologiques subtiles mais profondes
	One of three points beginning with 'P'	Un des trois points commençant avec 'P'
	The fact that it was me who gave the sermon	Le fait que c'était moi qui faisait la prédication
	The opening joke about the Bishop and the three tons of dried fruit etc. etc.	La blague d'ouverture à propos de l'évêque et les trois tonnes de fruits secs, etc, etc...

(R. Wyld, Theologygrams)

³⁵ Paul Tillich, *Le courage d'être*, Cerf, Labor et Fides, Presses de l'Université de Laval, 1999, p. 73.

³⁶ Paul Tillich, *Substance catholique et principe protestant*, Cerf, Labor et Fide, Presses de l'Université de Laval, Paris, Genève, Québec, 1996, p. 205.